

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

---

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

---

## JE PARIE QUE NON

---

Un père de famille devrait tenir ce que j'appellerai volontiers un *journal de vie domestique*.

Il aurait à noter dans ce journal les principales dates et les principaux événements de sa vie ; il dirait un mot des circonstances heureuses qui lui ont fait connaître son estimable compagne ; il relaterait les faits intéressants relatifs à la jeunesse de chacun de ses enfants ; il ferait connaître les difficultés qu'il a rencontrées sur le chemin de la vie, comment il les a combattues, par quelles armes il les a vaincues ; il dirait aussi les industries auxquelles il a dû recourir pour vivre honorablement ; il consignerait au jour le jour les réflexions que font naître en lui les divers événements qui se produisent dans sa paroisse ou chez ses parents ; il enseignerait finalement à ses enfants, en de courtes maximes, selon les circonstances, ce qu'ils ont à éviter ou à faire pour être habiles dans leur industrie, pour être de bons citoyens et des chrétiens comme il faut.

Les recettes et les dépenses devraient entrer dans ce livre.

Si le père ne veut pas se charger de ce travail, que la mère s'en charge.

Quel beau livre d'*expérience*, et quel beau livre de souvenirs ne serait-ce pas pour les enfants !

Pères et mères de famille, lecteurs de cette revue, tenez vous ce *journal de votre vie domestique* ?

Je parie que non !

F. A. B

UNE MONTRE A SOI

—:o:o:—

Autrefois j'avais un père et une mère, et j'avais une grand mère.

Ils sont partis et m'ont laissée. Mais, en partant, ils se sont assis dans mon cœur pour toujours.

Bien certainement ils étaient dans mon cœur autrefois, quoique présents à mes côtés ; mais ils n'y étaient pas de la même manière.

Ils n'y étaient pas avec cette mystérieuse majesté.

Depuis qu'ils sont partis et qu'ils sont ainsi en moi, je ne vois dans leurs yeux que l'éclat doux de la tendresse, et la gravité imposante de la sagesse. Leurs lèvres murmurent des mots qui pénètrent mon cœur et causent à mon âme un ébranlement tendre et respectueux. Ce sont des mots que j'ai entendus autrefois, qu'ils ont prononcés et qui ont résonné à mes oreilles. D'où vient donc qu'aujourd'hui ils résonnent autrement ?

Je ne sais.

Je les écoute comme dans un silence sacré, et il me semble que ce silence les dépouille de ce qu'ils avaient de trop, et les revêt de ce qui leur manquait.

Il y a aussi des choses gaies qui reviennent à mon souvenir et celles-là m'apparaissent si légères, si brillantes, si souriantes et si heureuses, que je vois bien qu'alors je ne goûtais pas toute la grâce.

Est-ce donc que le souvenir ressuscite les bonheurs de la vie dans une lumière plus pure ? Sentons-nous mieux la valeur des choses quand elles se sont enfuies ?

Présentes, les choses sont imparfaites, et ne nous satisfont pas : disparues, elles semblent parfaites, mais le regret les accompagne dans notre cœur et les enveloppe de mélancolie.

Il semble qu'elles apparaissent dans une atmosphère vaporeuse avec des contours incertains, fluides et doux comme les horizons.

Dans les horizons lointains je vois le jour où j'eus une montre à moi.

En ce temps-là on restait enfant très tard et on ne devait pas penser à avoir une montre à soi avant ses dix huit ans accomplis.

J'allais le voir et je n'osais encore songer à une montre ; mes parents n'étaient pas riches et je sentais bien qu'une montre... Non, ce n'était pas probable !... Je n'en montrais même pas le désir, car mes parents étaient bons et voulaient, je le savais, faire du jour ce de l'an une fête pour moi... Non je ne gênerais pas leur joie en manifestant un désir que, peut-être, ils ne pourraient satisfaire, non, n'y pensons plus... !

J'aurai peut-être une montre dans mes cadeaux de noce, si je me marie, car ce n'est pas certain que je me marie ! Plus je me regarde et plus je constate que je suis laide. Mais il y a des laides qui se marient. C'est qu'elles ont autre chose, et moi je n'ai rien ou presque rien, une toute petite dot et pas beaucoup de mérite... la montre pourrait bien ne jamais venir.

Mais ma grand' mère sourit en me regardant, on voit qu'elle voudrait parler et, bien que pas un mot ne sorte de sa bouche, mon père lui dit ;

— Taisez-vous, bonne maman.

..

Le grand défaut de bonne maman c'est d'avoir le caractère un peu normand. Elle ne s'explique jamais catégoriquement sur rien.

— Fera-t-il beau aujourd'hui ?

— Peut-être ! si ce petit nuage gris passe à droite, je ne réponds de rien.

— Avez-vous bien dormi ?

— Heu, heu !... à mon âge le sommeil est léger.

— Avez-vous entendu passer le régiment, musique en tête ?

— J'ai bien entendu quelque chose.

— De la musique ?

— Crois-tu, fillette, que ce fût de la musique ?

La vérité pure, c'est que bonne maman a dormi et n'a rien entendu.

\*  
\*  
\*

— Chère bonne maman, dites-moi ce que j'aurai pour mes étrennes ?

— J'ai promis de ne rien dire.

Et ma grand' mère fait le geste d'une personne qui passe quelque chose à son cou.

— Un collier ?

— Non, non !

— Un boa ? ( Dans ce temps-là on portait des boas. )

— Non, non !

— Bonne maman, s'écrie mon père, si vous faites des signes, c'est comme si vous parliez.

Enfin l'heureux jour arrive, c'est une montre avec une chaîne ! avec sa chaîne qui se passait au cou dans ce temps-là.

Les yeux bleus de ma grand' mère sont pétillants de plaisir.

— Tu n'avais pas compris ?

— Non, jamais je n'aurais osé penser à cela, .. avec sa chaîne !

— Enfin, dit ma mère, puisque cela te fait tant de plaisir, ton père a bien fait.

Comme ce mot montre bien que ce bijou a coûté cher et qu'il fallait m'aimer beaucoup pour me le donner.

— Je ne l'espérais pas avant de me marier, dis-je.

Les yeux de ma mère s'arrêtent alors sur mon visage, ils sont sérieux et attendris.

— Pauvre fillette, dit-elle !

— Elle est si bonne, s'écrie ma grand' mère que je suis sûre ... c'est-à-dire je suppose... je pense, enfin, on verra bien.

••

J'avais une montre à moi ! que cette première journée est

heureuse ! Les heures cessent de nous être indifférentes, on les *regarde s'écouler*.

Cette montre était indispensable, on ne peut plus s'en passer... l'heure est nécessaire pour tout dans une vie bien réglée et... on attend le soir avec impatience pour avoir la joie de la remonter.

Elle tient compagnie cette montre ! Son petit tic-tac joyeux et fidèle ( car elle est de Genève et de première qualité ) parle et chuchotte à votre oreille ; que dit-il ? Le premier jour on l'écoute sans l'interroger. Il dit : Je suis une petite montre, brillante, bonne et solide, ni trop plate ni trop épaisse, juste ce qu'il faut, et je dis l'heure sans me tromper.

Mais dès qu'on a fait connaissance avec elle, elle devient plus sérieuse.

— Petite montre, comme vous allez vers cette joie que j'espère.

— Je vais à cette joie comme je vais à toutes choses avec mesure et sûrement.

— Nous attendons des amis : hâtez-vous.

— Si je me hâtais aujourd'hui, demain vous retarderiez ma marche et je ne serais plus une bonne petite montre.

— Que les heures sont ! Envolez-vous, heures stupides qui n'apportez rien avec vous.

— Remplissez-les, ces heures qui s'écoulent ; mon tic-tac marque le mouvement de votre cœur. Que fait-il, votre cœur.

— Hélas, il désire et son désir va plus vite que votre tic-tac. Il vole, il court, et votre tic-tac a toujours son implacable régularité. Je finirai, petite montre, par ne plus vous aimer.

— N'ai-je pas marqué l'heure de votre premier grand voyage ? C'était une jolie heure, cela, une heure attendue.

— Ah ! oui, parlons-en, de ce voyage ! Comment pouvez-vous m'en reparler et vous vanter d'avoir manqué cette heure-là ! C'était joli ! une enfilée de contre-temps et d'accidents de toutes sortes.

— J'ai marqué l'heure du retour.

— Bah ! le retour... Que de choses, ma chère, depuis que vous êtes là sur mon cœur.

— Tic-tac, tic-tac.

— Je vous ai laissée une fois à la maison toute seule dans votre boîte, par aller au bal, vous savez ?... J'étais bien heureuse de vous planter là pour quelques heures, vous marquiez quatre heures quand je suis entrée... J'étais fatiguée et un peu triste.

— Tic-tac, tic-tac.

— Oui, je sais, tic-tac ! Que de choses vous m'avez remises en mémoire. Vous m'avez fait compter les heures et mesurer le temps. Voilà un an déjà que nous vivons ensemble. Il me semble que c'est hier que je vous ai vu pour la première fois... J'ai dix-neuf ans, encore autant et ce sera trente-huit, puis encore autant et ce sera soixante-seize. Ah ! Dieu ! juste l'âge de ma grand' mère.

— Tic-tac, tic-tac.

— Toujours donc ! Arrêtez-vous un jour... Votre tic-tac me fait peur. C'est à peine si vous avez marqué les heures passées ; mais vous allez marquer les heures qui viennent et j'en attends de joyeuses. Songez, petite montre, ma mie, que je n'ai que dix-neuf ans.

Voilà les colloques que l'on a avec sa montre. En sa compagnie on espère, on craint, on rit, on jase et, plus tard quelquefois, on répand des larmes !

Je ne sais quoi de tendre s'attache à cet objet qui ne dit qu'une chose : l'heure.

Mais l'heure c'est la vie.

Je n'avais pas vingt ans que déjà je craignais les heures vides. Je comblais mon cœur en remplissant les heures, ma montre me rappelait l'irréparable perte des minutes envolées.

Je voyais le visage plus grave de ma mère s'assombrir en considérant la fuite du temps. Et un jour, en regardant ma grand' mère, je compris que les heures écoulées, que le tic-tac incessant que j'entendais à mon oreille, conduisaient à l'éternité.

J'eus ce jour-là avec ma montre un entretien sérieux.

Elle n'opposait à mes discours que le tic-tac incessant.

Mais qu'il était pressant ! Comme il sollicitait à l'action !

Que pouvais-je donc faire et comment être, comme lui, toujours active ?

Comme son tic-tac, les battements de mon cœur, pressés, mesurés, incessants, m'avertissant ; oui, c'est cela, que je dois sans cesse agir d'accord avec lui, aimer mieux, aimer plus, aimer plus haut.

Dans ce chemin de la vie tout parsemé de choses cruelles, n'ai-je pas écouté cette fuite des heures marquée par le tic-tac de ma montre et par les battements de mon cœur ? Ne leur ai-je pas demandé la force d'adoucir les heures douloureuses à ceux que j'ai aimés ?

De quel prix n'est pas une seconde de douleur épargnée ?

\* \* \*

Petite montre, première et sérieuse amie, qui nous dites tant de choses, après bien des ans, on vous revoit couchée dans votre ancienne boîte de satin. Vous êtes ternie et bosselée. Que voulez-vous ! la vie ne se passe pas sans blessure. Vous retardez maintenant comme si vous marquiez à regret l'heure suprême, l'heure qui vient, que chacun attend et pressent, l'heure que beaucoup sentent prochaine.

Quand elle sonnera, peut-être votre grand ressort se brisera et vous resterez sur cette heure, la dernière ; la dernière de l'obscurité et la première de l'aurore.

JEAN LANDER.

---

### JE REMPLACE MA MERE

---

Nous lisons dans le bulletin du *Vœu National* :

“ Nous connaissons un jeune enfant de onze ans qui, de lui-même, et sans se douter qu'il édifie ceux qui le connaissent, entend deux messes chaque dimanche. Pourquoi ? Il a remar-

qué que sa mère oubliait ce devoir et il l'accomplit pour elle ; de plus, chaque soir, il prie en son nom et au nom de sa mère. " Je pense que cela remplace," disait-il naïvement, " car ma mère est si occupée qu'elle n'a pas le temps de prier Dieu." — Une noble chrétienne nous écrivait, il y a peu de temps, au nom de ses fils, officiers de marine. " Je viens de promettre à " notre bon Sauveur de faire inscrire mes deux fils dans l'Asso- " ciation du Cœur de Jésus pénitent, en me chargeant de faire " pour eux les jours d'expiation : le 1er mercredi et le 3e mer- " credi de chaque mois. Je garde tous les vendredis comme " jours d'expiations personnelles, pour moi et pour mon mari, " que vous pouvez inscrire lui-même. Puisse Notre-Seigneur, " qui m'a inspiré de faire pour lui plus que je n'ai fait jusqu'ici, " m'aider à être fidèle à cette résolution ! Je compte sur sa " grâce, malgré mon indignité, pour me donner la force de faire " ces jours de jeûne aussi rigoureusement que possible, et j'es- " père que, dans sa bonté infinie, Dieu le rendra au centup le à " mes chers enfants."

---

## LA LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890

Par F.-A. BAILLAIRGÉ.

Voulez-vous savoir quels sont les ouvrages qui ont paru au Canada en 1890 ? Voulez-vous savoir si tel ouvrage est sérieux ou léger, vrai ou faux, volumineux ou non, d'histoire ou d'imagination ? ce livre vous l'apprendra.

Il ne faut pas ignorer ce qui se passe au pays dans le monde des *lettres*. Ce volume vous met au fait de tout.

Il faut de plus encourager, selon ses moyens, les écrivains du pays, à moins que l'on veuille ne jamais avoir une littérature nationale. Pour encourager ces écrivains, il faut savoir ce qu'ils ont écrit, combien ils le vendent, où on le peut acheter.

*La Littérature au Canada en 1890* aura près de 300 pages, 30 centins l'exemplaire. Elle paraîtra ces jours-ci ; demandez un exemplaire au rédacteur de la *Famille*. Vous pouvez le payer avec des timbres d'un centin.

F. A. B.

## PENSEES EN VOYAGE

### I

#### L'AUTRE VIE

J'ai assisté à bien des décès et j'ai lu les angoisses de l'agonie sur bien des figures mourantes... Derrière ces yeux vitrés une force surnaturelle, une âme image de Dieu s'apprêtait à s'élançer d'un bond vers des régions mystérieuses pressenties mais jamais entrevues. Encore un soupir étouffé, le voile sera déchiré, et l'âme saura ce qu'est l'autre vie.

L'autre ! — La foi seule m'éclaire sur sa nature ; et ses données quoique précises sont bien incomplètes.

Parmi tant de morts, de saints et de damnés, bien peu sont venus nous confier les mystères de la tombe, et leurs révélations étaient parfois aussi mystérieuses que les mystères de l'autre vie. Et pourtant l'acte de mourir est si calme généralement ; la maladie a ses tortures mais l'adieu de l'âme est imperceptible au corps humain comme son arrivée. Combien de personnes meurent sans s'en apercevoir, sans le pressentir ; combien, après une longue maladie, s'éteignent subitement au grand émoi de leurs amis. Ce départ si doux, *sur la pointe des pieds*, de peur d'affliger, quelles terribles conséquences n'entraîne-t-il pas !!

Cette manifestation de la beauté divine à l'âme, enfin libre, se fait-elle subitement ou par degrés. L'âme est-elle jetée tremblante aux pieds de la Divinité, ou bien se voit-elle elle-même telle qu'elle aurait dû être ; se juge-t-elle sans rencontrer de suite ce regard divin qui doit la pénétrer pour son bonheur ou son désespoir éternel ??

Ce réveil de l'âme à la vie réelle — car la vie présente n'est qu'un songe — qui pourra jamais le décrire ici-bas ou se l'imaginer dans toute sa terrible beauté ?

Et pourtant nous marchons rapidement à la solution de ce mystère à cette connaissance intime de l'autre vie.

La foi me dit que mon âme recueillie au bord de la tombe comme une étoile qui attend les ténèbres pour briller, s'échappe-

ra des embrassements de mon corps pour apparaître devant le Divin Soleil de Justice.

Je sais que ce Juge Eternel sera juste comme il a été bon, que toutes mes fautes seront dévoilées et que sa décision sera sans appel.

Je sais que cette "Autre Vie" peut être éternellement heureuse ou malheureuse et que sans connaître encore toutes ses saisons, je puis en préparer les splendeurs.

A travers ces voiles, j'attends avec espoir mais non sans crainte le souffle divin qui me poussera à travers l'océan de cette vie vers ce nouvel hémisphère préparé pour les anges et donné aux hommes de bonne et de forte volonté.

"In pace, in idipsum dormiam et requiescam."

E. PICHÉ ptre.

---

### BONNE NOUVELLE

Nous publirons, sous peu, les *Notes de voyage* de M. l'abbé Proulx, vice-recteur de l'université, Montréal. C'est une bonne fortune pour les lecteurs de la FAMILLE. La Providence favorise évidemment notre œuvre.

---

### LE COCHER DE LONDRES

J'en ai connu deux. Le premier était un phaéton du "Hansom Patent Safety" ou quelque chose comme cela, machine brevetée qui vous garantit de toutes fractures de membres ou du cou. Le second était un cocher d'omnibus.

Avec ce dernier j'ai entrepris, un jour, le voyage d'une extrémité de Londres à l'autre. Je ne suis pas arrivé au terme de ma course. Le temps était brumeux, et sur la route il nous est arrivé de passer au travers du cheval d'un autre omnibus.

Alors j'ai *débarqué*.

HUBERT LA RUE.

*Voyage sentimental.*

# LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

## CHAPITRE DEUXIEME ( Suite )

Les deux enfants ne se séparèrent plus du jour où le petite Alice avait été apportée au château de Raglan. Elle eurent constamment même nourrice, mêmes études, mêmes amusements ; Monsieur Neville ne volant pas qu'un seul avantage offert à sa fille fût refusé à sa jeune compagne. Et tout ceci se fit avec si peu d'ostentation et tant de simplicité que longtemps les deux enfants se crurent sœurs effectivement.

Ce ne fut que plus tard qu'ayant remarqué la différence de leur nom de famille, elles découvrirent la vérité, vérité qui fit couler des larmes bien amères ; et les premières réellement amères qu'elles eussent jamais versées. En effet sous les soins paternels d'un homme comme Mr. Neville, sous les attentions encore plus tendres et plus délicates d'une mère comme madame Neville, Lucie et Alice avaient grandi dans la douce solitude de Raglan au sein d'un bonheur et d'une paix, inconnus, hélas à tant d'infortunés enfants.

La différence de leur caractère, différence que nous avons déjà signalée, ne faisait qu'ajouter à leur mutuelle affection. La santé délicate d'Alice avait influé encore sur sa timidité naturelle. Elle s'effaçait volontiers chaque fois qu'elle le pouvait laissant invariablement la première place à sa sœur adoptive. Cet amour de la solitude l'avait fait surnommer par ses campagnes de jeu "la petite sœur" et bientôt dans la famille on ne l'avait plus nommée autrement. Ce fut ainsi que ses pensées se tournèrent peu à peu du côté de la vie religieuse, opinion qui fut bien vite partagée par tous ceux qui la connaissaient. Lucie au contraire pleine de santé, pétillante d'esprit avec plus de défauts de caractère possédait pour les dompter une plus grande énergie.

On disait en la voyant, mais on se trompait comme on se trompe ordinairement en pareil cas, on disait que Lucie ne serait jamais sœur mais qu'elle était destinée à occuper dans le monde une haute position et l'heureuse madame Neville avait déjà rêvé pour sa fille un brillant mariage.

Mais à mesure que Lucie avançait en âge des pensées plus sérieuses remplaçaient les illusions de la jeunesse. Elle en vint à se demander dans quel but Dieu l'avait placée sur la terre et dans sa conscience elle discuta devant Dieu la question si grave d'un état de vie. La lumière se fit tout à coup et Lucie annonça sa résolution d'entrer au couvent tandis qu'Alice presque dans le même temps arrivait à la conviction que Dieu l'appelait à le servir dans le monde. Quelque pénible et amer que fut pour monsieur Neville le départ de son enfant, il était trop véritablement chrétien jusque dans dernières fibres de son âme pour songer même un instant à mettre obstacle au pieux dessein de la jeune fille. Il voulut pourtant éprouver sa vocation par un séjour de quelques mois encore sous le toit paternel. Quand à madame Neville, d'un caractère plus faible, et en

même temps animée de vœux plus mondaines, elle montrait moins de générosité. Même à la veille du départ, bien que sa confiance en son mari, confiance qui avait toujours été l'étoile de sa vie de mariage, lui fermât la bouche, son cœur se révoltait, et malgré les cris de sa conscience, dans le secret de son âme que Dieu seul pouvait pénétrer, elle se refusait obstinément au sacrifice de son enfant.

Quant à Henriette, la seconde fille du Major Grey, son histoire était bien triste, triste au début, par la mort de sa mère, et plus triste encore à la fin. Dans son anxieuse tendresse, le major voulut tenir à la fois lieu de père et de mère à la petite orpheline, mais sans s'en apercevoir, il dépassa le but et Henriette fut gâtée par un excès d'indulgence avant même de quitter le berceau. Les larmes qui avaient alors paru en elle se développèrent avec l'âge et s'accrochèrent encore dans l'adolescence ; elle devint l'idole non seulement du cœur de son père, mais encore de tous ceux qui l'approchaient. Il n'y avait pas que la beauté qui attirait vers elle les yeux et les cœurs, la nature s'était plu, semblait-il, à la combler de ses dons. Tout ce qu'elle faisait était parfait ; il y avait une grâce dans chacun de ses mouvements, un charme dans toutes ses paroles et elle avait en outre l'art si dangereux de porter à la surface ses qualités tandis que ses défauts disparaissaient sous un voile mystérieux, impénétrable pour tous ceux qui ne la connaissaient pas dans l'intimité. Avec un cœur naturellement sensible et affectueux et un caractère enthousiaste, elle grandit passionnée, entêtée, poussant l'estime de ses goûts et de son bien-être jusqu'à sacrifier pour les satisfaire ses intérêts les plus chers et surtout ceux des autres.

A quatorze ans elle fit son entrée dans le monde ; naturellement dans un pays comme l'Inde où la jeunesse et la beauté se trouvent si rarement alliées dans une même personne elle se trouva adorée et encensée de tout le monde.

Le père n'avait pas prévu ce qui arrivait et il commença à trembler pour l'avenir de sa fille. Incapable à cause de ses devoirs de soldat de veiller continuellement sur elle, il crut qu'il ne pouvait mieux faire que de lui donner une compagne qui par droit aussi bien que par devoir serait toujours à ses côtés. Dans ce dessein, bien plus à cause de sa fille que par attrait personnel, après seize ans de veuvage, il contracta un nouveau mariage. Son choix fut heureux pour lui-même, mais le pauvre père fut cruellement déçu dans la fin qu'il s'était surtout proposée. Henriette entra en fureur quand elle se vit supplantée dans la maison de son père et son indignation fut au comble en voyant que sa belle-mère était une femme encore jeune. Le Major Grey avait calculé autrement. Il avait cru... pauvre père, comme il connaissait peu le mauvais cœur de l'enfant qu'il adorait... il avait cru que la jeunesse de sa nouvelle épouse en ferait une compagne plus agréable à Henriette, et c'était cette jeunesse qui offusquait surtout l'orgueil de la jeune fille. Si madame Grey eut été plus âgée *se disait-elle et à ses confidents*, elle aurait

supporté plus volontiers l'humiliation. Mais céder la place à une fille qui n'avait pas dix années de plus qu'elle, à une sottise et laide fille, ajoutait-elle malicieusement, c'était une dégradation devant laquelle elle ne plierait pas.

Pauvre père ! Fille infortunée ! Le Major Grey eut-il choisi une femme avancée en âge, Henriette aurait maudit le sort qui la rendait l'esclave de la sagesse en cheveux blancs. S'il l'eût choisie belle elle eût excité la jalousie ; spirituelle, c'eût été une guerre d'esprit incessante entre les deux rivales. Tant il est vrai que le bonheur le plus souvent naît de nos propres dispositions, et que tous les efforts des autres quelque bien intentionnés et bien dirigés qu'ils soient ne sauraient lui donner naissance contre notre gré dans nos âmes.

La jeune belle-mère fit en effet tout ce qu'elle put, car de prime abord elle ne put se défendre elle aussi des sarcasmes d'Henriette.

Mais elle rencontra des marques si prononcées d'aversion et de mépris qu'elle dût renoncer à ses avances et dans son cœur blessé descendirent peu à peu l'amertume et le ressentiment.

Un orage devait nécessairement éclater et c'était justement ce que voulait Henriette car en paroles elle était assurée d'être victorieuse. La belle-mère bafouée parvint assez facilement à se consoler auprès du berceau de son nouveau-né de l'impertinence et de l'insubordination de sa belle-fille. Après tout elle était moins à plaindre que son mari et quand elle alla au devant de lui les yeux rougis des larmes qu'elle avait versées tandis qu'Henriette se présentait les joues encore empourprées par la colère et portant sur ses lèvres le sourire du triomphe, le pauvre père eut la double douleur de voir que les deux êtres qu'il chérissait le plus sur la terre en étaient venus à une guerre ouverte. Le moyen qu'il avait cherché pour assurer le bonheur de son enfant et la préserver du danger n'avait servi, à cause du caractère indompté de la jeune fille, qu'à aggraver la situation, puisque maintenant pour échapper aux misères du toit paternel, elle allait se plonger peut-être dans le gouffre redoutable du monde.

Les choses en étaient là et madame Grey venait de donner naissance à un second enfant quand le régiment du Major Grey retourna en Angleterre. Ce fut un changement en pis pour Henriette. Accoutumée depuis son enfance au luxe et à la mollesse de l'Inde, elle se trouva tout-à-coup dans une ville de garnison dont l'atmosphère enfumée et les sombres murailles étaient insupportables à ses yeux accoutumés au climat ensoleillé de l'Orient. D'un autre côté les modiques ressources de son père que minaient les exigences d'une famille de plus en plus nombreuse rendaient à peu près impossible toute compensation en plaisirs et en amusements.

Arrachée à tout ce qui lui avait rendu jusque là la vie supportable, elle crut se dédommager à la maison dans d'amères querelles avec sa belle-mère, et au dehors dans les satisfactions de son insatiable vanité, seuls et derniers plaisirs laissés aux étreintes de son désespoir. Son pauvre père l'accompagnait partout car elle récusait

positivement la compagnie ou plutôt, comme elle disait, l'espionnage de sa belle-mère. Mais cette vigilance si anxieuse et si assidue qu'elle fût, ne put la préserver des dangers où elle se jetait si volontairement et la catastrophe arriva enfin.

Un jour, pendant son séjour à Raglan, Alice reçut un télégramme de sa belle-mère. On la mendait à toute hâte à la maison paternelle. Son père était dans un état voisin du désespoir. Henriette avait disparu la veille et depuis on n'avait pas entendu parler d'elle.

Alice se rendit aussitôt à l'appel. C'était la première visite qu'elle faisait à sa belle-mère. Son père, elle l'avait vu deux ou trois fois à Raglan, depuis son retour des Indes. C'était alors un homme beau et robuste à peine plus âgé en apparence, disait joyeusement Mr. Neville, que lorsqu'il avait quitté l'Angleterre quelque vingt ans auparavant, et maintenant Alice le retrouvait brisé, blanchi, couché par la honte et le chagrin dans une vieillesse prématurée. Aux questions pleines d'angoisse que lui fit Alice il répondit qu'Henriette avait été le veille de son départ de très-mauvaise humeur, qu'une scène orageuse avait eu lieu conséquemment entre la belle-mère et la belle-fille ; que celle-ci s'était montrée plus mordante et plus insolente que jamais. Le soir il l'avait accompagnée à un bal où elle avait fait l'admiration de tous par sa beauté et son esprit. De retour à la maison elle avait paru radoucie, ses yeux s'étaient remplis de larmes quand elle lui avait dit bonsoir : au moment de le quitter elle s'était jetée à son cou en éclatant en sanglots. Croyant apercevoir des signes de repentir, il avait exprimé l'espérance de la voir le lendemain se réconcilier avec sa belle-mère. Mais, en entendant ce nom, Henriette s'était redressée avec orgueil et s'était élancée hors de l'appartement. Quelques minutes après lorsqu'il avait frappé à sa porte, elle avait refusé d'ouvrir et le lendemain matin elle était partie.

Hélas en quelle compagnie ?..... Un ancien admirateur d'Henriette, venu des Indes, avait paru dans la ville quelques semaines auparavant et le malheureux père put bientôt se convaincre que c'était avec lui que s'était éloignée sa fille. Il n'y avait pas espérance de mariage. Cet homme était un débauché reconnu. Cependant pendant quelque temps le major interrogea les feuilles publiques ; en réalité il ne se fit pas un instant illusion sur la vérité quant à la ruine complète de sa malheureuse enfant.

Alice soigna son père avec toute affection et le dévouement dont son cœur fut capable pendant la sérieuse maladie où tant de chagrins et d'inquiétude conduisirent Mr. Grey : et elle tomba malade à son tour au point qu'on dût la renvoyer à Raglan aux soins de celle qu'on pouvait à bon droit appeler sa mère, madame Neville. Là pendant les longues heures qu'elle passa au chevet d'Alice, Lucie apprit la triste histoire de la pauvre Henriette et ce fut un trait de lumière pour son âme. L'année d'épreuve qu'avait exigée son père la finit et elle ne s'était encore décidée pour aucun couvent en

particulier. Elle se tenait prête à suivre en ce point l'avis de son directeur. Mais en apprenant la chute d'Henriette, une pensée nouvelle, la noble pensée de l'expiation s'empara de son esprit. Elle donnerait sa vie pour la vie d'Henriette, son âme pour l'âme d'Henriette, ses jours de fatigues et de pénitences pour les jours de plaisirs et les heures de débauche d'Henriette, et, pour atteindre plus efficacement ce but elle entrerait dans la communauté du Bon Pasteur où des femmes héroïques, loin des bruits du monde, lèvent vers le ciel leurs mains pures et leurs cœurs innocents en faveur de leurs sœurs tombées et les entraînent par leur charité non seulement au repentir mais bien plus souvent que le monde ne l'imagine à la sainteté et à l'héroïsme de la pénitence.

Madame Neville n'en revenait pas de la nouvelle fantaisie, comme elle disait, de sa fille. Elle ne pouvait comprendre ni la nature d'un pareil apostolat, ni l'abnégation qu'il suppose dans ceux qui s'y dévouent. De plus comme tant d'autres, elle était sous la fausse impression que les sœurs étaient mêlées aux pénitentes de manières à former une association peu en rapport avec la dignité d'une religieuse, et il lui fallut d'interminables lettres d'explication et de jours et des semaines de fatigue inutile pour se convaincre de la séparation absolue qui existe, sauf pour la surveillance et l'instruction entre les sœurs et les pénitentes confiées à leurs soins. Monsieur Neville au contraire avait saisi la chose de suite. Il avait deviné qu'Henriette était le point de départ de la généreuse détermination de sa fille, et non seulement il approuva la vocation de Lucie mais encore il ne laissait jamais passer l'occasion de déclarer que si quelque chose pouvait ajouter à la joie qu'il éprouvait de donner à Dieu son enfant, c'était de la voir investie sur la terre des fonctions que le Sauveur avait si admirablement décrites dans la parabole du Bon Pasteur.

Pourtant, malgré tant de générosité l'amour qu'il portait à sa fille lui faisait ressentir bien vivement l'épreuve du moment dans cette dernière soirée passée en famille avec elle, et, à vrai dire, le sentiment de la douleur était plus vif dans le cœur du père et de la fille que chez ceux qui avaient fait les plus bruyantes manifestations. Madame Neville, assise dans son fauteuil favori à force de pleurer, s'était endormie la figure cachée dans un journal... Alice encore sous l'impression des bonnes résolutions qu'elle venait de prendre semblait toute occupée de son père, et en voyant combien sa présence lui faisait de bien, oubliait un peu le départ de sa chère Lucie. Alfred avait défié à une partie de billard le pauvre Henri qui avait accepté, les yeux encore rougis des larmes qu'il avait versées et pendant ce temps Monsieur Neville ayant à ses côtés sa fille chérie marchait tranquillement sur la terrasse. Il parla peu, car son cœur était trop plein pour pouvoir donner cours à des paroles ; mais dans le peu qu'il dit il ne se trahit point, il évita tout ce qui aurait pu augmenter les angoisses qu'il savait bien être, en dépit de son calme apparent, au fond de l'âme de Lucie. Et ce ne fut que dans

la violence de l'étreinte paternelle, quand elle lui dit "bonsoir", que la jeune fille comprit combien son père ressentait vivement la douleur de la séparation. Le cœur encore comprimé par l'étreinte de ces bras chéris, elle se retira dans sa chambre, mais, incapable de prendre du repos, elle ouvrit la fenêtre et regarda au dehors. Tout était dans le calme et le silence. Pas un souffle n'agitant les airs et pourtant les parfums des lilas, mêlés aux senteurs sauvages de l'océan, arrivaient pressés et rafraîchissants. Une seule étoile, comme un joyau solitaire brillait au sein de la nuit, tandis que la lune déjà à l'horizon laissait tomber sur la mer ses longues gerbes de lumière. Elle monta graduellement sous les yeux de Lucie jusqu'à ce qu'elle restât suspendue comme une lampe d'argent au milieu du ciel. Alors elle s'arrêta ou plutôt sembla s'arrêter et la terre et la mer comme par magie se trouvèrent baignées dans sa lumière. En ce moment Lucie aurait pu compter un à un dans la flotille lointaine tous les bateaux-pêcheurs qui semblaient dormir sur les flots illuminés, immobiles comme s'il n'y eût là aucun bras humain pour les guider, aucun cœur battant d'anxiété et d'espérance. L'horloge sonna onze heures, puis le demie, et Lucie, était toujours là laissant errer son regard et sentant qu'elle contemplant toutes ces choses pour la dernière fois. La dernière fois ! qui a jamais prononcé ces mots sans ressentir en même temps dans son âme la froide étreinte de la tristesse ? Et s'il en est ainsi dans les mille riens de la vie qui pourra dire tout ce que ces mots ont de pénible quand ils sont associés aux événements marquants de notre existence ?

Le dernier regard d'un être chéri ; La dernière nuit sous un toit aimé ! Alors les âmes même les plus fortement trempées ne peuvent les prononcer qu'à travers des larmes. Ces paroles elles retentissaient en ce moment aux oreilles de Lucie et il lui semblait entendre toutes les voix aimées du foyer les répéter dans son âme. C'était la dernière fois que la brise tiède et parfumée venait la caresser à cette fenêtre, la dernière fois que le murmure des vagues expirant sur la grève arrivait à son oreille comme une musique charmante, la dernière fois que la terre la mer et le ciel, comme pour la retenir, lui présentaient, dans les rayons argentés de l'astre des nuits, toutes les beautés capables de captiver une âme comme la sienne. Et ces voix plus chères et plus tristes se mêlant encore à ce douloureux concert, voix de son cœur et voix de son sang ; voix des pauvres et des malheureux qu'elle aimait si tendrement et dont la reconnaissance et l'affection la payaient d'un si juste retour, voix de ses parents si affectueux si légitimement fiers d'elle, de ses jeunes frères qui la chérissaient si fraternellement, d'Alice, la compagne inséparable de ses jeunes années, et jusque de cette chère petite qu'elle même encore enfant avait tenue sur les fonts sacrés, promettant alors à Dieu, dans son âme, d'avoir toujours pour cette tendre sœur, les sentiments d'une véritable mère.

(A continuer)